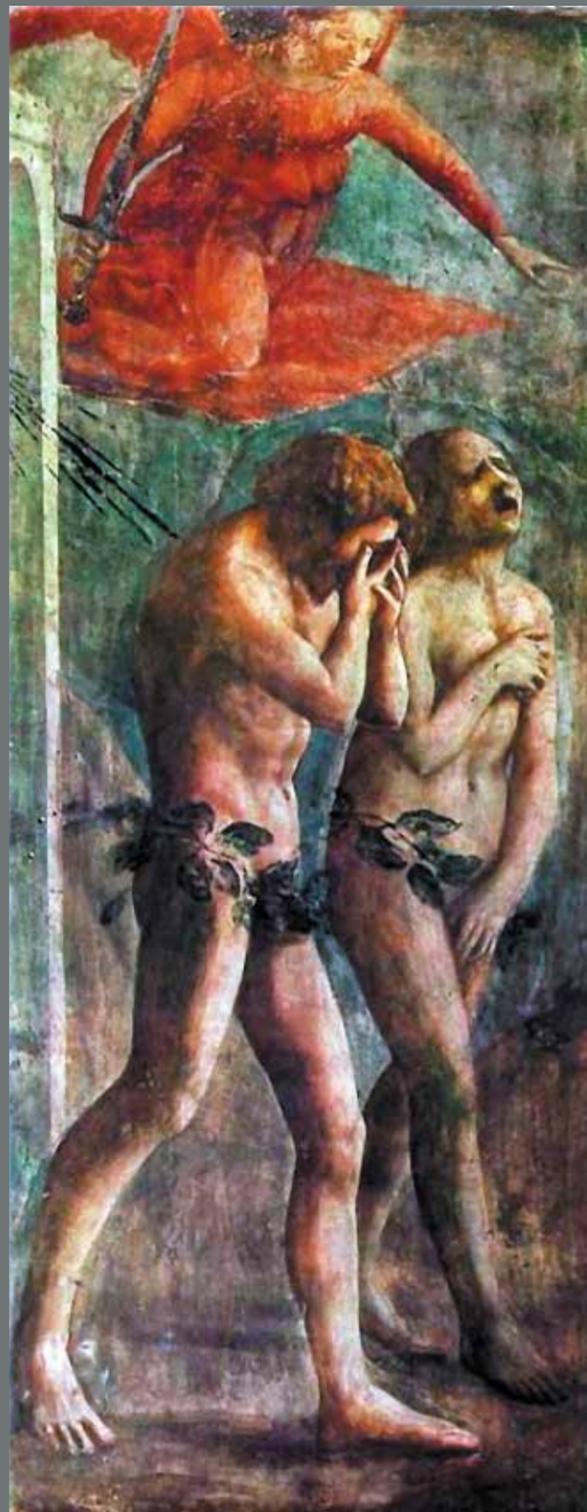


ALAIN VASSEUR

L'ART... LA CRÉATION...  
LA QUÊTE DE CE « NOUS » PERDU...  
BERCEAU DE NOTRE INTIMITÉ

En page de titre : Lucas Cranach l'Ancien, *Adam et Ève*, 1528, huile sur toile, 117 x 80 cm, Courtauld Institute Galleries, Londres.



Masaccio, *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*, 1424-1425, fresque, 214 x 88 cm, Église Santa Maria del Carmine, Florence.

**Alain Vasseur,**  
directeur artistique,  
Itinéraires singuliers, Dijon.

## L'ART... LA CRÉATION... LA QUÊTE DE CE « NOUS » PERDU... BERCEAU DE NOTRE INTIMITÉ

**E**xpulsés, Adam et Ève couvrirent leur sexe de feuilles. L'histoire du monde commence là ! Avant, il n'y avait pas d'histoire, il n'y avait que l'Être, le paradis. Il a fallu que l'âme se prenne pour un corps pour qu'elle consentit à quitter le paradis, à procréer, à travailler.

Cet événement, nous le vivons tous les matins lorsque, chassés de notre sommeil bienheureux, nous nous approprions à nouveau ce corps. L'expulsion du paradis, voilà notre lot journalier. L'identification au corps, voilà la racine de nos problèmes matériels et psychologiques. C'est d'elle que le yogi, l'ascète, le mystique tentent de se débarrasser afin de retrouver le paradis.

S'étant approprié un corps, l'âme apprend à se servir de la matière grise : elle *pense*. Et ses pensées sont le Serpent qui lui chuchote à l'oreille les rouages de la tromperie, du profit, du plaisir.

Selon la Bible, c'est Ève, première figure de l'altérité, qui serait à l'origine de cette sécession d'Adam avec la Création, cette désobéissance de l'homme au Créateur qui répète sur la terre ce qui s'est passé au ciel avec la révolte de Lucifer.

Telle est l'origine du *mal* que le mythe du Jardin d'Eden fait glisser de Satan à Adam par le truchement d'Ève, et avec ce passage la religion plante dans l'âme humaine la graine imputrescible de la *faute* qui ne cessera de croître et de se propager dans l'arbre de l'humanité. L'homme moderne, qui a proclamé depuis plus d'un siècle la « mort de Dieu », n'a pas réussi à s'en débarrasser ; la preuve nous en est fournie quotidiennement par nos patients dont la plupart sont rongés par la culpabilité.

Or ma pratique de l'art-thérapie m'a montré que la grâce existe, qu'un suspens, sinon un remède, peut être imposé à ce régime de la honte de soi qui interdit précisément l'accès à cette source de vie que je situe – en deçà du « point de chute » – dans le berceau de notre intimité.

### **De la bienveillance à la surveillance**

Pour garantir l'ordre social, toutes les religions révélées – et la judéo-chrétienne en particulier – fondent la loi sur l'existence d'un Dieu omniscient qui récompense les bons et punit les méchants, un Dieu qui connaît les moindres actions de l'homme. « Toi qui surveilles toutes mes démarches et prends

l’empreinte de mes pas<sup>1</sup> », nous dit Job. L’image d’un Dieu sévère et même impitoyable a pris le pas, selon le théologien Matthew Fox, sur l’image du Créateur bienveillant véhiculée par une tradition plus ancienne selon laquelle la création tout entière est enracinée dans la bénédiction originelle de Dieu : « Dieu vit que cela était bon<sup>2</sup>. » Selon lui, « les préoccupations de salut personnel de la théologie chute / rédemption détruisent la justice et la relation au cosmos, alors que les citoyens du monde sont avides aujourd’hui de fonder une civilisation globale fondée sur la justice et l’élimination de la guerre<sup>3</sup> ». Mais c’est d’abord le rapport à soi-même qui s’en trouve affecté : en substituant la surveillance à la bienveillance, l’Église a participé à l’aliénation socio-politique de l’homme, mais également à son inhibition morale et psychologique, sinon psychique. Même « la psychologie des profondeurs » partage avec la religion une vision négative de l’homme, animé en son fond par le souci exclusif de « se conserver dans l’être ». Il faut attendre Karl Rogers pour sortir de cette ère du soupçon, qui bloque aussi bien l’analyste que l’analysant, et pour porter sur l’être humain ce regard positif sans lequel ne serait pas possible la conduite d’accompagnement qui réconcilie le patient avec lui-même et lui permet de retrouver son identité perdue.

### Se mettre à « l’œuvre »

Accompagner l’individu, c’est aussi l’inviter à se mettre en mouvement, à se mettre à l’œuvre et, par là même, devenir, en quelque sorte, cette œuvre à part entière. Car la réalisation d’un objet, quel qu’il soit, verbal ou plastique, implique un engagement du sujet qui le confronte à des choix, et par conséquent à l’élection de valeurs qui l’obligent à redonner forme à sa vie et considération à sa personne. Bref, à faire usage de sa liberté, avec les risques et les angoisses que son exercice génère.

Or l’expression de soi à travers une forme artistique permet de réaliser un « alliage » subtil entre l’acte de création et tous ces sentiments invalidants qu’il entraîne avec lui. N’est-ce pas le bon moyen de nous reconnecter spirituellement à notre intimité, à quelque chose qui n’appartient qu’à nous, un centre intouchable, notre « enfance » primordiale ? Et si elle nous conviait à des retrouvailles avec ce paradis que l’on qualifie d’originel, cette part « intime » avec laquelle l’acte créatif nous invite à renouer ?

Nous disons bien « l’acte créatif », qui n’est pas n’importe quel acte, comme nous avons employé le mot expression « se mettre à l’œuvre » qui ne doit pas être confondue avec l’expression « se mettre au travail » ; toute la différence réside dans la perspective artistique de l’expression de soi.

Quand Jean Grosjean prête à Ève cette phrase : « Une goutte d’eau sur une feuille de violette, le soleil en faisait du feu », il nous reconduit dans cette « luminosité du monde » qu’Adam se plaint d’avoir perdue depuis que le péché l’a fait tomber « dans la nuit du savoir<sup>4</sup> ». C’est en faisant acte de poésie

1. La sainte Bible, le livre de Job, XIII, 27.

2. La sainte Bible, le livre de la Genèse, I, 2.

3. Matthew Fox, *La grâce originelle. Introduction à la spiritualité*, Desclée De Brouwer, avril 1995, p. 67.

4. Jean Grosjean, *Adam et Ève*, Gallimard, 1997, p. 30.

qu’elle nous restitue la lumière originelle qui est aussi un feu créateur ; car l’originel ne réside pas dans un recoin inaccessible de la mémoire ; il jaillit brutalement de l’ombre du présent dont on ignorait les ressources masquées. L’art – même pratiqué en amateur – s’apparente à ce rayon de soleil qui, en transmutant la goutte de rosée en goutte de lumière, révèle le feu secret de la fleur ; il découvre l’intimité de « l’artiste », et lui permet de coïncider avec sa nature profonde, son identité véritable.

### Identité / intimité

La lecture de Roberto Assagioli<sup>5</sup>, en me révélant le concept de désidentification, m’a permis d’approfondir le lien entre identité et intimité, et de reconnaître dans l’art-thérapie un moyen de la mettre en œuvre pour rouvrir au patient l’accès à son intimité.

S’il prône la nécessité de se « désidentifier », c’est pour nous libérer des fausses identités dont nous nous affublons pour nous individualiser. La crainte de n’être rien nous pousse à faire de qualités (rarement), de défauts (fréquemment) des traits essentiels de notre caractère. Le responsable de ces fausses identités, c’est souvent l’emploi abusif du verbe « être ». On dira communément, « je suis généreux... je suis travailleur... je suis timide... je suis un salaud... je suis alcoolique... je suis toxico... » pour signifier que l’on a la qualité de la générosité, la vertu du bon travailleur, le défaut de la timidité ou du salaud, une propension à l’alcool ou aux drogues... On s’emprisonne aussi dans des rôles sociaux, des statuts professionnels, etc. que nous n’avons pas toujours choisis. Cette manière trompeuse et souvent péjorative de parler de soi finit par nous aliéner réellement, et nous fait perdre, en même temps que le courage d’être nous-mêmes, le chemin de notre intimité. Thierry Janssen, fondateur de l’École de la présence thérapeutique, nous invite ici à opérer « un travail d’unification<sup>6</sup> ».

### De la désidentification à l’éveil

D’un côté nous sommes chargés d’un lourd passé de suspicion à l’égard de l’estime de soi, qui faisait naguère passer la confiance en soi pour de l’orgueil, et l’affirmation de soi pour de l’arrogance ; d’un autre côté la société actuelle nous matraque de slogans qui placent l’émancipation et la liberté individuelle au-dessus de tout. Le passage par la désidentification s’impose donc à quiconque veut trouver un rapport authentique avec le monde et avec soi-même.

Ce chemin est celui de l’expression artistique tel que nous le proposons dans un atelier d’art-thérapie, où la mise à l’œuvre du sujet mobilise suffisamment son attention pour l’arracher aux fantômes de l’identification négative, sans le mettre au pied du mur de la finalité esthétique qui le rejeterait dans « l’enfer » de l’impuissance et du mépris de soi. L’atelier n’est ni une annexe des Beaux-Arts, ni une cour de récréation. L’état d’éveil que peut procurer l’art-thérapie dépasse l’abandon au simple désir, à la rêverie vague ou à

5. Roberto Assagioli, *Le développement transpersonnel*, DDB éditions, février 1994 ; *Psychosynthèse. Principe et technique*, DDB éditions, juillet 1997.

6. Thierry Janssen, *Le travail d’une vie*, Poche Marabout, mai 2013, p. 113.

l'imaginaire gratuit ; il nous ramène à des régions de l'esprit et de la connaissance de nous-mêmes oubliées, que nous ne soupçonnons pas, ou plus, et que nous pouvons revisiter.

Le terme d'éveil ne désigne pas l'illumination qui transforme l'ascète en bouddha, mais une sorte de vigilance qui me paraît répondre à l'exhortation faite par Jésus à ses disciples : « Veillez, veillez, ne dormez point ! » C'est avant tout un état d'éveil qui doit nous permettre de clarifier nos questionnements : Qu'est-ce qu'on entend par le mot liberté ? Parle-t-on d'individualité ou d'isolationnisme ? Que veut dire vivre en harmonie, conscient et heureux avec les autres ? Que veut dire aimer ?...

L'art-thérapie ne nous donne pas une réponse, elle nous invite à un voyage dans lequel on peut devenir soudain l'acteur, le chemin, le résultat. Ce travail fait appel à nos capacités d'attention, d'observation ainsi que de désidentification ; il nous aide à sortir de la souffrance inutile, de la tension, des conflits pour la plupart générés par l'ignorance et la non-utilisation de nos propres potentialités, de nos propres qualités, et de celles de nos semblables. La relation à soi ou à l'autre est susceptible d'échec, cela n'empêche pas qu'elle soit « bonne ». Les récits de la Genèse et de saint Luc, au chapitre XV du Nouveau Testament, ne font que raconter de manière imagée, parabolique, les richesses et les ratés de nos relations avec les autres et le « tout autre ».

L'art-thérapie vise à ramener l'individu à un état naturel, originel. Elle lui permet de trouver en lui-même sa propre coloration et le chemin de son évolution, tout en respectant celui des autres. C'est un travail qui n'implique ni souffrances ni sacrifices inutiles, mais un travail d'homme engagé dans un but d'étude et d'expérience. L'accomplissement d'une œuvre – si modeste soit-elle – peut alors nous aider à retrouver notre identité profonde, à condition de nous réconcilier avec ce « nous » divisé depuis que nous avons quitté le « Jardin ». Notre expérience d'art-thérapie nous montre que c'est dans l'activité créatrice que nous pouvons, sans crispation, atteindre une articulation heureuse entre une approche psychologique de l'estime de soi et une approche spirituelle du Soi, une collaboration juste entre le conscient et l'inconscient, berceau de notre intimité.